

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Claude Gauvreau : *Oeuvres créatrices complètes*

Denis Saint-Jacques

Number 7, August–September 1977

Claude Gauvreau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40457ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Jacques, D. (1977). Claude Gauvreau : *Oeuvres créatrices complètes*. *Lettres québécoises*, (7), 22–23.

Claude Gauvreau

Oeuvres créatrices complètes

*Gauvreau, nous dit l'auteur de ce texte
«s'est mis dans la tête de devenir un de ses héros».*
*Un premier regard sur le théâtre de Gauvreau
et plusieurs interrogations*

Il nous faudra quelque temps encore pour évaluer à son juste prix ce qui vient de nous être livré par les *Oeuvres créatrices complètes* de Claude Gauvreau. Pour le théâtre seulement, avec *Les Entrailles, le Vampire et la nymphomane, Cinq ouïes, l'Asile de la pureté, Faisceau d'épingles de verre, la Charge de l'original épormyable, le rose Enfer des animaux, l'Imagination règne, l'Étalon fait de l'équitation, la Reprise et les Oranges sont vertes*, nous avons soudain accès à plus de mille pages, presque en totalité inédites, de textes dramatiques. Est-il besoin de vous dire que ce que vous lirez ici n'a aucune prétention à la saisie totalisante? Il s'agira d'impressions, de réactions naïves peut-être, d'hypothèses telles qu'une première lecture peut en susciter. Les délais de publication de ce numéro d'une part, mais plus encore la nécessité d'un certain travail du texte dans l'idéologie qui s'apprête à le recevoir, commandent la patience. Gauvreau se révèle à nous dans une dernière charge épormyable. Le choc éprouvé, reste à comprendre ce qui se trouve au delà de la porte enfoncée. Et Mycroft Mixeudeim nous apprend que la première idée qu'on se fait à ce propos risque fort d'être trompeuse.

Quand je vous parle de l'idéologie préparée à accueillir Gauvreau, qu'il me suffise d'évoquer son suicide et le rôle de poète maudit qu'il lui permet de jouer dans l'histoire culturelle québécoise. Avec ce dramaturge

poète qui a transformé sa vie et sa mort en théâtre, le Québec tient son Antonin Artaud. Les réactions de scandale que la vie de Gauvreau avait pu susciter font maintenant place à des expressions d'admiration et d'enthousiasme qui sont en passe de le mythifier — c'est bien là, au reste, ce qu'il avait cherché. Dans ce contexte, il faudrait prendre parti: les réactionnaires et les esprits obtus se récriant et les gens évolués admirant. Ce genre de situation, on le sent, est truqué, car l'oeuvre s'avère ainsi jugée, bien ou mal, avant d'être connue. On risque fort de n'y trouver à la lecture que la confirmation d'idées préconçues. Mais peut-être en est-il le plus souvent ainsi de la lecture; le lecteur cherche ce qu'il sait déjà, mais le texte, s'il est fort, l'inquiète de quelque question imprévue. L'expérience établira comment interrogent ces *Oeuvres créatrices complètes*.

Dans cet ensemble, deux versants principaux sollicitent l'écriture: l'un très strictement poétique exploite les techniques «explorées» du langage, l'autre plus spécifiquement dramatique met en jeu des fictions écartelées entre le vraisemblable autobiographique et l'imaginaire librement déchaîné. Ces deux versants sont bien sûr ceux d'une seule et même écriture. L'oeuvre de Gauvreau apparaît tout entière explorée, tout entière dramatique, fondée sur le conflit justement des jeux du langage et de ceux de la

fiction. Je n'insisterai pas cependant sur des textes comme *Faisceau d'épingles de verre* où la liberté du jeu de la lettre appelle des commentaires que d'autres en ce numéro se chargent d'émettre.

*Ploddueu — cranmmaconel ziadicté
funémarel oziod dacheu nazatérlawovd
wildonsey cheklabd trénéel
azdi freml cocuzdru johril.*

La parole chante, mais la scène se tait. J'irai plutôt à l'opposé vers *L'Asile de la pureté, la Charge de l'original épormyable, la Reprise et les Oranges sont vertes* oeuvres beaucoup plus soumises aux impératifs de la mise en fiction vraisemblable où le poète cherche à gagner sa partie sur le terrain de ses adversaires, celui de l'imagination brimée. Si l'on songe à la réputation qu'ont déjà obtenue *La Charge et les Oranges*, on peut croire que c'est bien dans ce champ que Gauvreau trouve ses meilleures armes et risque de triompher.

Car il s'agit bien d'oeuvres de combat; la donnée, toujours la même à peu de choses près, s'y développe comme une démonstration de l'impossibilité pour le poète véritable de survivre dans une société hypocrite mesquine. Donatien Marcassilar, poète, après le suicide de sa maîtresse Edith Luel, dans l'intention de se suicider, fait la grève de la faim et son entourage de personnages médiocres cherche à l'en dissuader. Un deus ex machina le sauve in extremis. Mycroft Mixeudeim, poète,

après la mort de sa maîtresse, la fille d'Ebenezer Mop, est cruellement torturé et assassiné par un entourage de gens sadiques et mesquins. Loret Lojiaul, acteur, après la mort de sa maîtresse, Kolma Iritrakk en butte au mépris d'un entourage d'envieux, réussit à faire revivre dramatiquement sa maîtresse avant de mourir dans un accident. Yvirnig, poète, après le suicide de sa maîtresse Cégestelle, trahit par ses amis, finit assassiné par ceux même qu'il avait sans cesse soutenus. Claude Gauvreau en butte à l'incompréhension et au scandale, après la mort de Muriel Guilbault la fait revivre et la justifie dans son oeuvre avant de se suicider. C'est ainsi que dans un mimétisme inverse de ce que l'on connaît habituellement, la vie et la mort de Claude Gauvreau rejouent son oeuvre. Comment ne pas penser à Artaud à ce propos?

Ce genre de mythe s'avère assez fascinant comme l'ont appris les spectateurs de *La Charge* ou des *Oranges*. Le héros, poète ou comédien, grand artiste exploréen, perd toujours une maîtresse qui représente la seule femme qui vive réellement à sa hauteur. Cette catastrophe nuit à chaque cas aux rapports du héros avec son milieu. La fiction manifeste bien plus les grenouillages et les petites gens de ce milieu qu'elle ne nous permet d'apprécier la valeur du héros. S'il réussit à s'employer à prolonger la mémoire de l'héroïne perdue, le héros y trouve une gloire ultime, sinon, il est frappé d'impuissance. Enfin s'il meurt à la recherche de son Eurydice perdue, il abandonne aussi à cause de l'indignité de ceux qui l'entourent. Dans cet univers manichéiste, le héros se place du côté de la liberté, de l'amour et de l'intransigeance et ses ennemis du côté du sens commun, des préjugés et de la religion. La poésie s'érige en étendard de la liberté contre les pouvoirs d'une idéologie superstitieuse. La révolution cherchée, celle de l'imagination créatrice, s'obtiendrait par un comportement exemplaire du héros allant jusqu'au sacrifice absolu, la mort. La séduction d'un pareil fantasme, l'ampleur du mouvement d'écriture qui le réalise, la richesse des formes où il se répercute, ne doivent

pas donner le change; la mégalo-manie et le complexe de persécution qu'on y sent ont un fort relent paranoïaque. Trouvez le beau, si vous voulez, mais n'y croyez pas. La société contemporaine n'est pas malade d'un manque de super héros poète, mais de l'oppression économique. Claude Gauvreau n'est pas un sociologue, mais bien à l'instar de ces gens de robe qu'il combat, le porte parole d'une révélation à laquelle il faudrait adhérer par foi. Rien ne la confirme que la séduction du prophète et de son martyr.

Claude Gauvreau poète et dramaturge appartient à l'univers de la fiction, du faux semblant quoi qu'il veuille. Un roman, une pièce ne sont pas l'histoire. Que *l'Asile* se reprenne dans *La Charge*, *la Reprise* ou *Les Oranges* ne donne que l'amplification d'un thème littéraire. Racine écrivant les fureurs d'Hermione faisait carrière et convoitait la place d'historiographe du roi. Gauvreau a voulu échapper à pareille critique et s'est mis en tête de devenir l'un de ses héros. Avec succès du reste, si l'on en juge à cette manchette du *Devoir* à l'occasion de sa mort: «Claude Gauvreau: faut-il rendre hommage à l'homme ou à l'oeuvre?». Il s'est suicidé, il y a tout lieu de le croire, pour honorer une promesse qu'annonce son oeuvre: il est devenu son propre théâtre. Gauvreau a joué avec l'authenticité du concret ce rôle que Lojiaul Loret n'avait pas pu tout à fait réaliser dans *La Reprise*. S'y poignardant sur scène pour Dolma Iritrakk, il jouait encore: le poignard était en carton. C'est un hasard, l'accident bête, qui lui apportait la mort nécessaire. Gauvreau a pour sa part en bon dramaturge réglé la fin de son scénario; pour assurer le succès de ses *oeuvres créatrices complètes*, il s'est tué.

Aussi, la critique portée sur pareille oeuvre ne saurait s'enfermer dans le piège de quelque transcendance du texte. Le dramaturge, lui-même, par ce point final à son oeuvre qu'il donne de son suicide, nous indique de lire vie, texte et mort comme un ensemble inexorablement intriqué. Mais alors se matérialisent quelques questions auxquelles il n'est pas certain que réponse soit facile.

«Une mort est un meilleur exemple qu'un discours» prétend Donatien Marcassilar, c'est que le discours ne suffit pas, l'oeuvre écrite ne suffit pas... Le sort de Gauvreau fait voir qu'il le croyait aussi. Il fallait pour qu'on l'entende, pour qu'on le lise, un événement sensationnel comme caution, n'est-ce pas avouer une carence du texte? L'image d'un poète maudit se fabrique par des procédés où l'écriture n'a pas toujours place.

Il y a aussi une alternative que fournit Marcassilar sans en donner la solution. Le suicide de sa maîtresse ayant pour lui un sens de revendication, il décide de le prolonger du sien. Alors «ou bien le dynamisme créé est authentique, ou bien il est un incident mondain, une mode excentrique. S'il est inauthentique, ma persévérance en la vie n'a pas de sens. S'il est authentique, ma mort le fera croître.» Que fera croître le suicide de Gauvreau? L'industrie du livre, la pratique critique, l'enseignement de la littérature, la bonne foi de ceux qui lui survivent et se nourrissent de son cadavre?... Malheureusement, ce ne sera pas l'authenticité qui en décidera mais l'histoire qui ne s'embarasse pas des considérations de bon droit.

La question pourtant la plus fondamentale et qui risque de rester dissimulée si on n'y prend pas garde s'articule ainsi: «Quelle littérature, quelle poésie, quelle théâtre, valent même une seule vie?» Malgré toute l'estime et l'admiration qu'on peut avoir pour lui, peut-on donner raison au poète de se supprimer pour assurer la fortune de ses écrits? Il faut toujours se méfier des victoires que l'esthétique veut remporter sur la vie. Quant à croire que la contribution des *oeuvres créatrices* peut vraiment changer qualitativement l'humanité, c'est manifester une foi dans les pouvoirs de l'imagination que rien ne vient garantir sauf la parole des prophètes, des illuminés qui ont nom «poètes maudits». C'est *religion* tout aussi illusoire et mystifiante que n'importe quelle autre. Gauvreau pose en prophète, faut-il le suivre?

Denis Saint-Jacques